

LA NOTION DE QUALITE DE VIE

Abraham A. MOLES *

論
ガトン爆発
榎尾の周辺
求易

TOKYO
19

ポリス

Le terme de qualité de vie est, sur le plan philosophique, assez difficile à définir. La vie n'est pas une performance, c'est une existence. On vit, on existe, la vie se déroule. Comment lui attribuer des qualités ? Pourtant on dit souvent qu'il y a des gens qui vivent bien et d'autres qui vivent mal. Ce faisant, on fait généralement allusion à une qualité matérielle de la vie, liée à un concept occidental de maîtrise du monde environnant et d'exploitation de celui-ci à ses propres fins. Le terme « qualité de vie » aurait-il un sens pour les sociétés bouddhistes, ou avait-il même un sens dans le ghetto médiéval ?

C'est un mot d'origine récente et qui semble s'imposer par un mouvement dialectique : la qualité de vie est un concept pourvu de sens à partir du moment où, d'une quelconque façon, il se modifie rapidement et substantiellement. Depuis quelque temps, l'expression « qualité de vie » s'est donc répandue comme liée à certains types de modifications que le consensus commun s'accorde à appeler « dégradations ». On vit certes, mais on vit « moins bien » et l'on voudrait exprimer cette qualité par une quantité, comme première étape d'une démarche scientifique. Le but, obscur, serait d'avoir un indice de la quantité de qualité de vie.

En fait, si le terme de qualité de vie est de plus en plus fréquemment employé, nous l'avons toujours relevé dans la littérature politique, économique ou journalistique, comme une allusion ou une référence, jamais comme un terme précis. Cette expression se présente dans un texte dans lequel se trouvent en quelque autre endroit, des mots comme pollution, destruction, encombrement, nuisances, surcharge, queue, fatigue, etc. Cette analyse de contingence simple établit donc une corrélation élevée entre deux catégories de concepts dont l'une est plus claire que l'autre. La qualité de vie c'est l'antinomie de la dégradation du mode de vie, de la pollution, c'est le pôle opposé à tous les facteurs négatifs que l'esprit humain attache à une image

du déroulement vital et de son environnement.

Disons encore que le mot « qualité de vie » est une expression dynamique, en d'autres termes, qu'il n'a d'existence que par ses variations : là où la vie ne change, ni pour le meilleur ni pour le pire, sur des générations ou des kilomètres carrés, il n'y a pas à parler de qualité de vie. La qualité de vie serait le nouveau but des efforts de l'Occident.

Un concept imprécis

Notons ici au passage qu'il n'est pas acceptable — suivant en cela une déformation mentale propre au rationalisme frénétique — de déclarer que le terme qualité de vie n'a aucun sens sous le prétexte que nous sommes incapables de le mesurer d'une façon totalement claire et totalement précise. Il y a des raisons philosophiques pour que ce terme émerge si spontanément dans le flux de la littérature sociale contemporaine. Nous qualifierons le terme de qualité de vie de concept imprécis par nature, selon une terminologie reprise il y a quelques années sous le nom de « fuzzy concepts » (concepts vagues) : des concepts qui ne peuvent être trop précisés, car ils s'évanouissent dans une analyse trop rigoureuse, mais dont la prégnance, la force dans l'esprit des gens, est sans rapport direct avec cette imprécision. On pourrait légitimement prétendre que c'est la tâche des sciences sociales contemporaines d'étudier ces concepts imprécis, rejetés par les sciences naturelles et physico-chimiques du siècle dernier pour des raisons de confort intellectuel.

Des remarques précédentes résulte une méthode objective, sûre, lente et encombrante. Prenant un très grand nombre d'êtres vivants, plus particulièrement dans les sociétés en changement, c'est-à-dire impliquant un gradient de leurs caractéristiques dans le temps et dans l'espace, définir le plus grand nombre possible de facteurs numériques qui sont susceptibles de les caractériser (c'est une méthode bien connue de la météorologie en sciences sociales que d'en prendre un excédent par rapport à ce qui apparaîtra plus tard comme le strict néces-

saire), étudier alors les variations de tous ces facteurs numériques en fonction du temps et éventuellement les affecter d'un coefficient positif ou négatif — certes quelque peu arbitraire (la qualité de vie augmente-t-elle ou diminue-t-elle quand on est mieux nourri ou bien quand le serveur vous fait moins attendre ?) ; puis construire à partir de tous ces facteurs disparates un indice numérique linéaire en pondérant chacun des aspects visibles du mode de vie à partir de « jugements » effectués sur l'importance relative de ces facteurs et qui donnent un poids différent à chacun d'eux.

Ce type de « jugement » devrait être effectué à partir d'un consensus global de l'ensemble social. En général on le restreindra en se rapportant à un nombre raisonnable de « juges » prélevés sur un échantillonnage — espéré bon — de l'ensemble du corps social.

A la recherche d'indicateurs

Par exemple, le nombre de boîtes de conserves au kilomètre carré d'un parc parisien est un indice accessible (au moins en théorie et si on ne cherche pas une trop grande précision). Il est indicateur d'un phénomène latent global : le comportement de la société urbaine de masse, et ce petit indicateur n'est qu'un aspect d'un phénomène bien plus fréquent qui vraisemblablement (nous diront les juges) est, lui, une composante importante de cette entité difficile à cerner qu'est la qualité de vie.

Nous résumerons cette attitude en disant que, pour cerner un concept évanescant, on cherchera à saisir de petits indices qui paraissent varier très vite, donc très visibles et, évidemment, liés d'une quelconque façon au problème. On cherchera à en collectionner plusieurs pour se protéger contre des erreurs d'interprétation ou de l'arbitraire des juges — ou des experts. On cherche ensuite, dans une seconde étape séparée de la première, à se faire une image composite en attribuant une importance relative à chacun des traits du portrait.

Une telle prise de position prétend à un certain degré d'objectivité, vertu précieuse dans les sciences sociales, puis-

* Professeur à l'Université de Strasbourg, Directeur de l'Institut de Psychologie Sociale, Article préparé pour l'Unesco.

qu'elle prétend se baser sur des « observables » ; mais, bien sûr, elle laisse de côté la réaction personnelle de l'individu à son environnement vital et ceci pose une question de principe.

Une façon plus anthropocentrique d'aborder le problème d'une qualité de vie consisterait, au lieu de se centrer sur les observables, à se centrer sur les valeurs subjectives de l'individu (importance du paysage, facilité de rapports avec l'être aimé, etc.). Elle étudierait, plutôt que les conditions de l'environnement, les jugements que tel individu porte sur sa vie. La qualité de vie serait attachée non au cadre, mais à l'être. Les êtres vivants, les membres du corps social ont une somme d'actions et de comportements sur lesquels ils portent un jugement de valeur ; la qualité de vie serait la valeur globale de leur vie, elle serait un effet plutôt qu'une cause et le concept général de QOL ne serait qu'une moyenne des impressions globales de chacun.

On énoncera alors, à partir d'un échantillonnage de celles-ci, une série d'indices des qualités des vies menées par M. Dupont, Jean Cocteau ou par le vagabond du coin de la rue. On notera, en particulier, que la « qualité de vie » est certainement liée au niveau de vie, mais qu'elle est en principe une grandeur différente. Le niveau de vie est attaché à une consommation et à une place dans la pyramide sociale, il est une composante de la qualité, mais il y en a d'autres et c'est précisément à celles-ci que l'on veut s'attacher.

Parmi ces valeurs, un certain nombre émerge avec régularité dans toutes les analyses sur la qualité de vie, sur ce que l'être demande à l'environnement. On peut, au titre d'exemples, en citer quelques-uns.

Les besoins liés à l'environnement

Nous citerons par exemple l'homéostasie, c'est-à-dire, sous l'angle biologique, et physiologique, le maintien des conditions du milieu environnant par rapport à l'être. Ainsi, l'être demande une marge de température constante ou adaptée à ses propres marges de régulation, un flux d'énergie alimentaire en rapport avec son métabolisme, une protection des intempéries lui permettant de poursuivre des buts indépendamment de l'état de la nature, une domination de l'alternance des jours et des nuits. Beaucoup d'aspects de cette homéostasie se confondent avec ce qu'on peut appeler une Théorie des Besoins.

La sécurité est un aspect spécifique important de l'homéostasie. Elle implique une régulation à long terme, la protection contre les accidents, le chômage, la maladie ; les incertitudes du devenir social constituent la contrepartie de la notion biologique d'homéostasie.

Le taux d'activité discrétionnaire, ce surplus d'énergie vitale au maintien en vie dont Berlyne a montré par exemple qu'il est à la source de l'activité créatrice, est certainement l'un des éléments essentiels de l'acte de vivre, particulièrement sensible pour les êtres qui s'en trouvent quelque peu démunis. Pour agir, il faut disposer d'énergie ou de temps

pour dissiper cette énergie : or vivre c'est agir.

Le taux d'emprise sur l'environnement est certainement un des aspects de la notion de qualité de vie le plus proche de ce que le sens commun entendrait sous ce terme. L'environnement est un système spatio-temporel, un capital temps et un capital espace sur lequel nous exerçons une emprise plus ou moins grande : une part nous est aliénée, une part nous est disponible, et aménageable à notre gré selon un certain budget. Tout accès à des biens et services du monde social ou matériel est grevé d'un impôt temporel ou spatial (transports, pertes de temps, efforts) et c'est la quantité disponible qui va jouer un rôle dans le mode de vie de l'individu et dans la satisfaction qu'il en retient.

Le taux d'interaction et réciproquement, le taux de privatisation déterminent deux des mouvements fondamentaux de l'être, celui qui le conduit à se rapprocher, à entrer en interaction avec d'autres êtres, à vivre en société, et réciproquement celui qui lui permet de rendre sa coquille personnelle infranchissable et donc inaliénable, en d'autres termes, d'ajuster son emprise. Nous savons que l'homme n'accepte la société que dans la mesure où il peut la refuser et que c'est l'une des exigences formulées par l'homme vis-à-vis des structures socio-urbaines, que de pouvoir maîtriser ces deux mouvements au lieu de les subir. Ces deux facteurs paraissent liés à une sorte de taux de mobilité dans un champ social caractérisé par un gradient de densité.

La capacité ludique, la possibilité pour l'homme de jouer avec le monde, est liée, nous disent les psychologues, à la productivité créatrice : l'homme crée en jouant. Dans un monde tout d'actions décisives lourdes et graves de conséquences, où tout acte est soit interdit, soit obligatoire pour le devenir, l'être ne joue plus : l'enjeu est trop grand, il devient une charge ; on assistera alors à un mécanisme d'introversión, de rétraction.

Enfin, tout un secteur de l'activité humaine par rapport à son environnement est l'orientation de celui-ci, soit vers le passé, soit vers le futur, selon des proportions variables qui contribuent largement à définir des styles de vie.

Un dernier aspect est le fait que l'homme possède une sorte de « besoin mythique », celui de satisfaire les mythes dynamiques qui l'obsèdent, dont nous savons qu'ils sont largement à la source du progrès scientifique.

Une table de valeurs

C'est sous ces différents aspects qu'on pourrait regrouper les éléments d'une table de valeurs, dont les variations seront indicatrices de la notion que nous recherchons. En bref, on dira que l'individu est mû, d'un côté par la volonté de se reposer sur un cadre stable, de l'autre par la volonté de le changer en fonction de ses désirs et dans la limite même de ceux-ci. Ainsi l'individu n'accepte-t-il facilement dans un paysage que ce qui lui est connu traditionnellement, souvent ancestralement, quelquefois ins-

Une communauté hippie
en Californie (U.S.A.)
Réintroduction de l'utopie
dans les relations sociales ?



crit dans son héritage biologique, et c'est probablement l'une des motivations fondamentales du désir de la Nature, au moment même où celle-ci s'en va. Mais, par ailleurs, il aura une volonté de mesure et de maîtrise sur le monde qu'il traduira dans les paysages artificiels qui s'insurgent verticalement contre la sublime banalité de la nature.

Ce second mode d'approche est beaucoup plus subjectif. Il parle de ce que les gens ont fait de leur vie, ou ont la possibilité de faire de celle-ci. Il met en lumière le concept d'accessibilité des biens, des services, etc., le concept de réalisabilité de certaines actions.

La qualité de vie serait liée au volume total des actes que l'être peut vouloir accomplir ou accomplir effectivement : il faut d'ailleurs bien séparer ces deux derniers aspects.

De la deuxième conception basée sur la table des valeurs de l'être, s'en déduit donc une troisième, liée à ce qu'on a pu appeler, dans les théories de l'éducation, la capacité de *se réaliser* soi-même.

La dégradation de la qualité de vie, ce serait la frustration des aspirations de l'individu. La qualité de vie serait augmentée par les possibilités de la technique, par le pouvoir sur la Nature conçu comme une nouvelle dimension de notre liberté, elle serait diminuée par les barrières, les contraintes, les règlements, la faiblesse, la maladie. Elle serait la satisfaction de ces diverses motivations, de ces « volontés de puissance spécifiques ».

Ainsi, une façon d'aborder le problème, consisterait à dire que la qualité de vie c'est la qualité de l'environnement vital mise en relation avec l'extension spatio-temporelle de l'individu, ses errances et les stimuli qu'il reçoit, et l'on commencerait par un inventaire des facteurs de cet environnement dans l'espace et dans le temps.

Citons par exemple le paysage, l'habitat, la facilité d'interaction avec les autres, la qualité de privatisation, c'est-à-dire l'interaction avec les autres, la vacuité ou l'encombrement du calendrier ou la maîtrise du budget temps, la variété des ressources accessibles et leur coût temporel, l'accessibilité à certains cadres fondamentaux, tels que la Nature, les Sciences ou la Culture.

De cette insertion de l'homme dans le cadre spatio-temporel, on peut dégager une série d'axiomes applicables à notre problème.

1. L'être humain n'est pas, sur le plan psychologique, une partie d'un tout, dont la conscience serait pour lui le donné immédiat ; il saisit le monde d'abord par son environnement, le lointain comme la limite du proche, les autres par leur similarité avec lui-même.

2. L'environnement de l'être est donc un interface perspectif, un lieu d'échange de messages et d'actions où ce qui est proche est plus important que ce qui est loin, et l'on peut appeler ce processus « loi de la perception proxémique ».

3. La qualité de la vie est donc liée, entre autres, à la qualité de la transaction avec le monde environnant ; elle se décomposera en deux éléments :

- la qualité de l'environnement lui-même ;

- la qualité des rapports entretenus avec cet environnement.

4. Il est légitime de décomposer cet environnement suivant deux types de critères :

a) l'opposition entre environnement *proche*, celui auquel nous accédons par la voie de nos sens dont l'extension est très variable selon leur nature, et environnement lointain, celui dont nous avons une téléperception réalisée par la technologie (postes, téléphones) ou que nous atteignons par un déplacement qui, en principe, cherche à minimiser le budget-temps, et dans lequel nous revenons généralement à notre lieu de départ (idée de résidence ou de lieu d'insertion de l'homme dans le monde) ;

b) l'opposition entre environnement nature ou physique et environnement humain ou social.

Il faut ici se souvenir que l'homme ne prête d'intentionnalité qu'au monde humain, ce qui signifie que la nature ne veut pas de mal à l'homme et ne joue pas avec lui à un jeu à somme nulle, dans lequel ce qui est mon bénéfique est la perte de l'adversaire : la nature n'est pas compétitive, mais l'être social l'est.

5. L'être humain vit avec des valeurs, c'est-à-dire des priorités dans ses choix qui pondèrent nécessairement l'image qu'il se fait de l'environnement, en d'autres termes, et comme l'a bien montré Kurt Lewin, il colore les messages qu'il en reçoit de couleurs plus ou moins vives, plus ou moins attractives, et il mélange d'une façon subconsciente ses motivations sociales à ses motivations physiques : il connote socialement le monde naturel.

Le paysage urbain

Il verra par exemple la forêt comme le lieu de repos et de solitude, plutôt que comme un assemblage d'arbres, le paysage urbain comme un lieu de traditions et de socialisation, comme un repos contre l'innovation forcée ou libre, comme un prétexte à se resituer en face de lui-même et des autres. Il verra la place de la ville ou le bureau d'affaires comme les lieux privilégiés de l'opposition dominance/soumission ou un lieu du « bain de foule », etc. L'idée de qualité de vie sera donc liée à la possibilité d'accès à chacun de ces éléments dans son champ dynamique de conscience, dans un délai immédiat ou dans un délai plus ou moins lointain qui est l'image que l'être se fait de lui-même dans le monde en devenir, dans un jour, dans un mois, dans un an, ou réciproquement de possibilité de refus et d'éloignement de ces mêmes lieux ou sources d'affectations positives ou négatives. La qualité de vie sera liée à une mobilité de l'être dans le champ des valeurs qui est une représentation complexe du réel et de l'imaginaire.

6. Plus précisément, l'homme, quelle que soit sa civilisation historique et simplement par son appartenance biologique, comme l'ont bien montré tous les travaux sur la notion de territoire et d'agression, se saisit spontanément comme « doté » d'une certaine « quantité spatio-temporelle » d'un volume généralisé qui constitue son capital de vie et qu'il est censé vouloir utiliser



d'une quelconque façon. C'est dans l'exercice de cette utilisation qu'il trouvera l'un des aspects essentiels de la qualité de sa vie.

C'est à partir de ces notions que peut se construire une philosophie de la qualité de l'environnement. L'environnement est « approprié » d'abord par nos sens, ensuite par nos actes, enfin juridiquement, et il peut y avoir contradiction entre ces différents types d'appropriation. En fait, le concept d'appropriation a une connotation trop rigide issue du droit contemporain. Il est plus exact de parler d'une emprise plus ou moins grande, plus ou moins explicite, plus ou moins soutenue par l'appropriation juridique que l'être exerce sur le monde environnant. Intuitivement la qualité de vie est liée moins à la domination que l'être exerce sur ses propres actions, qu'à la domination que ses actes exercent sur le monde : c'est donc un système à deux niveaux.

Enfin, on peut essayer de court-circuiter l'ensemble de ces approches analytiques par une autre méthode plus directe d'enquête d'opinion qui consisterait à cerner l'idée de ce qui est une « qualité de vie » bonne ou mauvaise, ou de ce qui est une « vie » bonne ou mauvaise, en appréciant l'« aura des connotations », la charge connotative, que les êtres humains peuvent porter sur celle-ci. On peut par exemple leur faire juger une série de concepts liés au terme « qualité de vie », « expérience de vie », « ma vie », etc., sur des séries d'oppositions pertinentes, construisant par là un « espace connotatif » de la qualité de vie, selon une méthode bien connue en sciences sociales.

D'autres méthodes, telles que la construction d'attributs ou les matrices de similarité, permettraient d'affiner notablement de tels processus de raisonnement.

Quatre voies pour concrétiser la qualité de vie

Voici donc quatre façons de concrétiser le concept, vague mais prégnant, de qualité de vie.

Trois d'entre elles sont analytiques. La première cherche à étudier la quantité de variations de l'ensemble des termes observables qui caractérisent l'enveloppe du déroulement vital (paysages, structures physico-chimiques de l'environnement, variété des stimuli, complexité topologique, création d'un milieu stable et opérationnel - ce que Buckminster Fuller a appelé le vaisseau spatial terrestre).

La seconde cherche à délimiter la qualité de vie comme moyenne des impressions globales de chacun des individus qui vivent, d'en étudier les variations selon les lieux et selon les époques en classant ces impressions par catégories d'activité de la vie.

La troisième cherche à délimiter un indice du champ des possibles attribué ou associé à chaque individu. Le citoyen a-t-il un champ des possibles plus grand que l'habitant des campagnes ? L'esquimau a-t-il un champ des possibles plus petit que l'habitant de la forêt vierge ou de Sao Paulo ? Cette notion aura une

grande valeur pour l'étude de certains types de minorités significatives qui ont des options relativement précises sur le déroulement de la vie, elle n'en a guère pour les simples candidats au bonheur.

La quatrième méthode que nous suggérons est d'ordre synthétique. Sans aucunement préjuger de ce que signifie le terme dans une définition nécessairement fermée, elle cherche à déterminer quels sont les qualificatifs pertinents à celui-ci, la position du terme dans l'univers sémantique, sa situation par rapport à d'autres mots, son antinomie par rapport à des facteurs perçus universellement comme négatifs, et se révèle à partir d'une analyse qu'on peut appeler sémiologique au sens large. Elle apportera des résultats relativement différents ou un éclairage du mot que l'on peut augurer complémentaire des aspects plus analytiques et plus précis, mais pourtant plus arbitraires, que proposent les autres démarches.

L'approche ici abordée cherche à éviter autant que possible tout caractère normatif, elle se voudrait constatation et, en particulier, constatation de variations. Toutefois, il est bien évident qu'à un certain moment, s'il s'agit de la sélection des indices pertinents, de la construction d'une table de valeurs universelle, de la description de l'environnement ou de la recherche des « juges » représentatifs d'une population, un certain modèle de l'être humain, de sa vie et de son comportement doit nécessairement s'introduire, de façon plus ou moins subreptice. La question se pose alors : comment exorciser ce modèle ? Comment le dominer ? Une telle question ne peut être discutée ici, elle résulte nécessairement de la confrontation des points de vues.

A.A.M. et E.R.

Quelques indices ou facteurs de la qualité de vie

Niveau de vie à partir des études du CREDOC.

L'assortiment de produits : extension du catalogue des produits disponibles contre paiement à un individu moyen, qui est bien traduit par le concept de complexité statistique d'un catalogue.

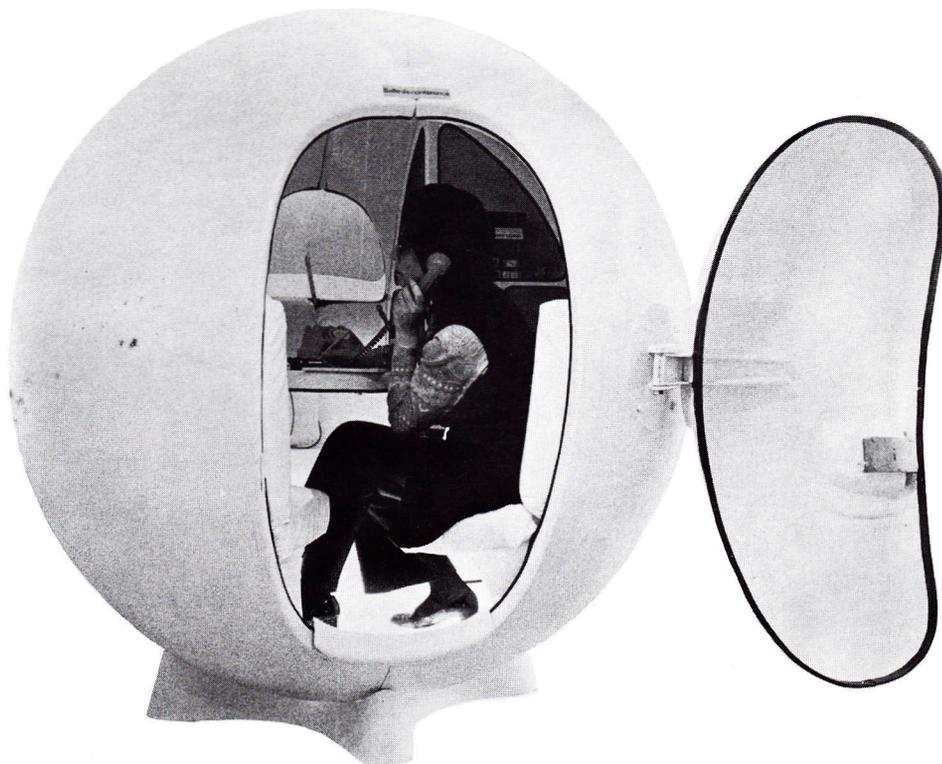
L'accessibilité aux produits dans la sphère d'environnement de l'individu : somme étendue aux différents produits, d'un coefficient de coût d'accès défini en termes de coût généralisé.

L'accessibilité aux services : la liste des services mis contre paiement à la disposition de l'individu, affectée d'un coefficient inversement proportionnel de l'écart prix du service / revenu moyen.

La qualité des services rapportée à une norme fonctionnelle (exemple : somme des minutes de retard des trains par rapport à des horaires indiqués, pondérée d'un coefficient fonction du nombre de déplacements normaux des différentes classes d'individus).

Les taux de pollution des composants de l'environnement (air, eau, climat sonore, température, etc.).

Le degré de liberté traduit par exemple par le rapport du nombre total de lois et règlements par tête d'habitant et surface de territoire (exemple : somme des interdictions ou restrictions à la circulation par kilomètre de route ou voie d'accès, divisée par la surface du territoire desservi par ces routes).



Sphère d'isolement de Vidili (juillet 1971)